

distant entre eux de 50 centimètres environ. Ainsi disposé, ces châssis n'empêchent pas celui qui passe sur leur front d'avoir une vue libre sur l'étang. Donnez au contraire à ces châssis une direction oblique, de manière à former avec le bord de l'étang un angle aigu de 25 degrés, je suppose, vous ne pourrez voir l'intérieur de l'étang que lorsque vous avancez entre deux coulisses. Voilà ce qui a été appliqué aux quatre coins de l'étang, là où prennent naissance les cornes.

"Le vent se maintient favorablement," fit soudain le garde, en jetant à travers la fenêtre, un coup d'œil sur une plume légère suspendue par un fil à une branche d'arbre. Je n'avais encore jamais vu de girouette plus sensible et plus simple que celle-là.

"Pour s'assurer davantage de la direction du courant atmosphérique, il arracha de dessous l'aile d'un canard mort un léger duvet et alla tout doucement l'abandonner au gré du vent. Le souffle de l'air le poussa dans la direction du nord. "C'est toujours le vent de Neuf-Brisach qui souffle," dit-il en revenant, nous pourrons essayer.

"Il descendit d'un rayon un morceau de lard cru, en découpa une tranche qu'il hacha en menus morceaux, appela un de ses loulous et nous fit signe de le suivre à distance.

"Le mouchoir à la bouche, il se dirigea vers le châssis le plus éloigné, jeta un petit morceau de lard au chien, qui savait déjà que quand il ferait le tour du châssis, un second morceau l'attendrait. D'un geste menaçant, le garde le força de faire le tour du second châssis et ainsi de tous les autres.

Au premier tour que fit le chien, une commotion assez violente ébranla le groupe des canards qui barbotaient dans le voisinage du bord où le chien fit son apparition. Leur attention était éveillée. Les canards domestiques ou traîtres, habitués à cette ruse de guerre, y voyaient le moment où une nouvelle ration d'avoine leur serait jetée sous le berceau et se déchaient de leurs compagnons pour aller prendre leur repas. Les canards sauvages, remorqués par leurs camarades perfides, se laissaient allor à la curiosité de savoir ce que leur voulait cet être mystérieux qui ne faisait qu'une apparition momentanée sur le bord de l'eau, et chaque fois un peu plus près du berceau couvert. Tout le groupe navigua ainsi étourdiment dans ce port fatal. Une fois sous le berceau, le second chasseur, qui s'était tenu caché aux yeux des canards, se montra tout à coup en faisant force gesticulations et en agitant violemment chapeau et mouchoir. Les canards, effarouchés, prirent bruyamment leur vol, mais allèrent se heurter contre les cercles et les filets étendus au-dessus de leurs têtes, et ne trouvèrent d'autre issue à leur fuite que la corne qui allait tou-

jours en rétrécissant et dans la poche de laquelle ils couraient littéralement s'entasser.

En un clin d'œil, cette nasse fut détaché et toutes les précautions prises pour empêcher la fuite des malheureux captifs.

On les saisit l'un après l'autre, et une main impitoyable tordit le cou à ces jolies bêtes qui s'agitaient assez longtemps encore sur l'herbe sous de vives convulsions !

On en tue de cette façon de 1,400 à 1,500 en moyenne chaque saison. Une des années les plus favorables fut celle de 1841-1842, pendant laquelle on ne prit pas moins de 8,000 à 9,000 canards que l'on vendait alors 0 fr. 75, 1 franc pièce.

Plus productive encore a dû être l'année 1804 où chaque prise donnait lieu à une nouvelle hécatombe. Il fallait une voiture pour amener les victimes au village, où on avait de la peine à les vendre au prix de 8 à 10 sous pièce. Aujourd'hui on n'est plus en peine de les vendre six fois plus cher.

M. S.

LE CAPITAL ET L'OUVRIER

LE GASPILLAGE INTELLECTUEL

L'instruction est l'unique capital, comme l'esprit est l'unique ouvrier, écrit M. Victor Depasse dans un article de la *Nouvelle Revue*, riche d'idées nobles et toutefois pratiques. Et si ce capital ne semble pas suffire, c'est qu'on le dilapide, qu'on le gaspille étrangement. Tout le déchet intellectuel et moral du peuple, tout ce qu'on laisse perdre de l'intelligence de la nation est mille fois plus précieux que le résidu des alambics et des hauts fourneaux que l'on recueille avec soin. M. Hector Depasse a écrit à ce propos une belle page qui est à méditer.

Dix compositeurs, aidés d'une machine, font aujourd'hui autant de travail que trois cent mille copistes d'il y a cinq siècles. Le gaspillage de temps, si considérable autrefois, ramené par l'industrie moderne à une limite qui nous semble presque irréductible, sera certainement diminué encore dans l'avenir. M. J. Novicow fait voir, par les observations mathématiques les plus intéressantes, combien sont nombreuses les formes du gaspillage universel. Seulement, le dirai-je ? le gaspillage par excellence, la source de tous les autres, est à peine indiqué ; l'avenir l'a entrevu, il ne l'a pas réellement vu et senti, et il ne nous l'a pas expliqué, c'est le gaspillage intellectuel et moral, la perte incalculable des forces vives de l'être pensant.

L'instruction du peuple, non pas seulement d'une partie du peuple, mais de tout le peuple, est, après vingt ans d'efforts, le plus grand problème de la démocratie, aujourd'hui comme au premier jour. Si un seul enfant est oublié, c'est Archimède, c'est Newton peut-être que vous avez perdu !

Les années d'école jusqu'à douze ou treize ans ne